

# Eugenio d'Ors : dans le ventre des poissons

GILLES LASTRA de MATIAS

Université de Paris 8

TRAVERSES

Comprendre la pensée d'Eugenio d'Ors consiste à ressaisir une terminologie, aussi précise que complexe, à recomposer de longues chaînes analogiques, à repérer des dualismes fondamentaux, exacerbés. Cette pensée s'est construite au fil de milliers de pages d'articles, ensuite réunis en un *Glossaire* qui déborde à son tour sur la production essayiste : le *Glossaire* de d'Ors est un commentaire continu et assidu de l'actualité, de sa propre actualité, de ses positions intellectuelles et théoriques ; il constitue également un véritable recueil terminologique : c'est d'ailleurs le sens premier de « glossaire » – d'Ors glose et égrène ses *glossæ*.

Après avoir sommairement rappelé ce qu'est la « Science de la Culture », nous nous intéresserons à une conférence prononcée par d'Ors en 1947, lors des secondes Rencontres Internationales de Genève ; la référence à l'épisode du poisson dans le *Livre de Tobie*, permettra de tracer un parallèle avec le commentaire de Carl Schmitt sur le *Léviathan* de Thomas Hobbes. Du poisson de Tobie au monstre marin, de ventre à ventre. Importe la transmission, thématifiée, dans la pensée orsienne. Or, toute pensée relève inévitablement de la transmission : c'est ce qu'elle transmet, d'elle et à travers elle, avec sa consistance idéologique. Ce qu'elle transmet, ou, ce qu'elle filtre et laisse filtrer : sa perméabilité à l'époque et à l'histoire.

## Science de la Culture

Par « Science de la Culture », d'Ors n'entend pas une « Histoire de la Culture » ou une « philosophie de l'Histoire ». S'il parle de science, c'est qu'il n'y a de science que du permanent : d'Ors a une aversion pour l'évolu-

tionnisme, autant le darwinisme que les lois de causalité héréditaire ou historique. La science est l'antithèse de la mutabilité et la Culture l'antithèse des particularismes : si d'Ors consent à l'existence de diverses civilisations, il n'existe pourtant pour lui qu'une seule culture, représentée par le « miracle grec », d'une part, l'empire romain et le catholicisme, d'autre part.

La Culture, c'est en fait Rome contre Babel, la lutte de Rome contre Babel, c'est-à-dire, une lutte permanente de l'unité et de la dispersion, de l'éternel et du temporel, de la catégorie et de l'anecdote – du substantif et de l'adjectif.

En fin de compte, il n'y aurait de véritable culture, que cet idéal classique qui s'est manifesté lors de la Renaissance. Contre *les* civilisations, la Culture est *la* Civilisation, contre les multiples visages de la Barbarie.

La « Science de la Culture » se veut une philosophie du concret : une science de la forme et de l'idée de la forme. Non la formation (trop historique et empirique) mais la mise en forme, l'ordonnancement. L'intemporalité amène nécessairement le primat de la spatialité, de la visibilité, de la netteté géométrique et figurative.

La « Science de la Culture » implique une « morphologie » : des éléments formels (ce que d'Ors a appelé une « tectonique » dans *Las ideas y las formas*, livre qui date vraisemblablement de la fin des années vingt) et des relations formelles (entre les domaines esthétique, social et politique). Les formes transmettent des « constantes », elles transmettent du trans-historique – les constantes sont des types ou des archétypes. Dans *Lo barroco* en particulier, d'Ors reprend la notion néo-platonicienne (alexandrine) d'« éon » : l'éternel dans le temporel, comme le Christ est l'incarnation de Dieu.

La forme est donc surdéterminée par des valeurs stables. En toute rigueur, elle ne transmet pas : il n'est pas question de passage, de transition. La forme porte une continuité, une tradition. Verticalement, axiologiquement, hiérarchiquement. Par là même, d'Ors affirmait : «La Historia es la clase media de la perpetuación» (ORS, 1998a, p. 322), autant dire que la noblesse se situe dans une stabilité éternelle.

La forme, selon une acception latine, « informe », elle dessine les

contours de l'idée ou de l'idéal ; et selon un néologisme latinisant, la forme « per-forme » : en elle, quelque chose s'accomplit et *se* transmet – intransitivement.

Avec d'Ors, plutôt que de transmission, on est tenté de parler de « mission » : car un esprit de mission (de propagation) va de pair avec la Culture. La « politique de mission », contrairement à la « politique démocratique », est un interventionnisme, le droit légitime d'unifier les hommes par la Culture (l'Hispanité, la constante de l'Espagne, est porteuse de cette même unité). En outre, d'Ors est un anti-rousseauiste résolu : les populations dites « sauvages » ont besoin du civilisé, tout comme dans la « civilisation adulte » les citoyens ont besoin d'une éducation adéquate.<sup>1</sup>

Tous les chemins doivent mener à Rome (à la Culture) \_ d'Ors se dit un « catholique errant » (1949, p. 201-204), et comme tel, il fait l'apologie de sa science dans les rencontres savantes.

### *Genève, 1947*

Situons-nous en 1947, lors des secondes Rencontres Internationales de Genève, convoquées autour d'un thème : « Progrès technique et progrès moral ». À cette occasion, d'Ors prononce une conférence intitulée « Du paternel et du fraternel »<sup>2</sup>. Une fois de plus, il expose sa conception de la culture, son goût pour l'ordre et l'unité, inséparable d'une exigence de hiérarchie ; il rappelle sa méfiance envers tout évolutionnisme : ni Paradis perdu, ni progrès absolu – le marxisme est l'un de ces évolutionnismes. Dans l'immédiate après-guerre, les Rencontres Internationales de Genève sont marquées par une tendance marxiste : aussi ne manquera-t-on pas de faire de d'Ors le représentant de l'État franquiste.

La conférence, insistons, se situe en Suisse, un pays qui a toujours suscité l'intérêt de d'Ors ; car elle est l'exemple (tout comme l'empire) d'une unité politique : le fédéralisme est l'illustration d'un « surpassement du principe de contradiction », d'une pacification des différends particularistes : selon d'Ors, les particularismes, notamment les particularismes nationaux, sont sources irrémédiables de conflit – « nation » veut dire « guerre », la Culture est le remède.

Les particularismes doivent être maîtrisés et pacifiés dans une unité supérieure ; la paix est civilisatrice et garantit l'exercice de l'autorité, dont le père serait le modèle. Le principe de la paternité est de « répondre », d'assumer la responsabilité, de commander. Le père est le moteur de la « politique de mission » citée auparavant.

Dans l'ordre des rapports familiaux et sociaux, le paternel est l'opposé du prolétariat (la *prole*, la progéniture), comme l'unité s'oppose à la pluralité, ou, précise d'Ors, à la « pullulation ». Citons-le : « Si le vocable “père” appartient au lexique de la politique, “prolétaire” se précipite de plus en plus au niveau du vocabulaire de la zoologie » (1948, p. 64)<sup>3</sup>. C'est l'opposition entre une transmission naturelle et une transmission culturelle. Cette remarque vient ponctuer une démonstration sur la primauté du travail créateur : le père, détenteur de l'autorité, est aussi « auteur » : il est actif. La notion de « prolétariat » a alors une connotation de passivité, symptomatique du problème majeur qui guetterait le progrès technique : le nombre, le poids du nombre – la foule, la masse. Car, derrière le prolétariat, c'est la notion d'« égalité » qui va être simplifiée dans une acception numéraire.

Le premier raisonnement de d'Ors est censé : il indique qu'une invention technique peut inventer un besoin. C'est l'attrait du superflu. Mais le problème serait dans la diffusion, la généralisation. Ainsi, l'égalité est servitude . Tel est le message de d'Ors : l'égalité est incompatible avec la liberté. La notion d'« égalité » est synonyme, tour à tour, de banalisation, d'uniformité, d'inertie, de médiocrité, d'entropie, et, en des termes presque marxisants, de déshumanisation : la standardisation, la chosification, l'aliénation (*ibid.*, p. 55-61). Or, ces termes marxisants servent un anti-marxisme : l'égalité est pullulation, soit le prolétariat. D'Ors n'est bien sûr pas un défenseur des différences ; il défend la distinction – l'héroïsme, la gloire et la renommée. Une société sans « inégalité fonctionnelle », sans hiérarchie, amènerait trop de mélange, trop de brouillage. Comme pour les particularismes, l'aspiration à l'égalité est source de conflit – elle ne dépend plus du principe paternel, mais du principe fraternel.

Au passage, on le devine, la devise révolutionnaire et républicaine de

la France est légèrement écornée. Il existe chez d'Ors une vision biblique de la fraternité : la rivalité entre Abel et Caïn. Il a aussi une vision adamique de l'homme ; les formes fratricides sont le propre d'une Ève symbolique. Au détour d'une phrase, l'argument est lâché ; sur Frédéric Mistral, il affirme : « On dirait que sur sa poitrine une patrie tout entière pourrait reposer. On dirait qu'une race aurait pu trouver en lui son conducteur, son prêtre, son juge. Rien de féminin ne reste, rien d'insolvable, dans sa nature morale » (*ibid.*, p. 65) – le soi-disant problème du féminin est qu'il signifie le lien entre l'être humain et l'être humain, et non pas, celui, viril, entre l'homme et la chose : la force exercée sur les choses est l'acte même de création.<sup>4</sup> À la féminité ne correspond pas la création, mais la pro-crétion.

D'un point de vue économique, de séparer le « travail » du « négoce ». Pour cela, il fait référence à une caricature qui met en scène deux hommes d'affaires qui passent à côté d'un chantier en se demandant : « Si ces gens-là travaillent tout le jour, quand est-ce qu'ils ont le temps de gagner de l'argent ? » (*ibid.*, p. 63). Les uns spéculent, les autres produisent. D'Ors avait déjà utilisé cette caricature qui dénonce, en fait, la crise monétaire allemande suite au krach de 1929 ; dans sa conférence de 1947, il ne précise pas qu'elle provient du *Simplicissimus*, journal satirique munichois (fermé en 1944 et dont toutes les têtes d'ascendance juive ont été évincées en 1933)<sup>5</sup>. Il ne précise pas, non plus, ce qu'il aimait à préciser dans les années trente, et pour dénoncer d'un seul bloc le capitalisme, la démocratie et la ploutocratie, que ces hommes d'affaires ont des « nez crochus » en 1944, ce sont des « nez révélateurs » d'inquiétants et nouveaux « processus de sémitisation » (1946, p. 320-323).

### *Le Livre de Tobie*

Ici à travers le contraste entre le paternel et le fraternel, la réflexion de d'Ors reste cohérente à l'intérieur de son propre système de pensée ; ce qui ne signifie pas qu'elle soit moralement juste. Si le progrès technique implique la loi du nombre, elle est barbarie, une anti-culture, à l'opposé du

progrès moral. La conférence de Genève se termine sur une allégorie tirée du *Livre de Tobie* (VI, 1-8), la vraie conduite morale-paternelle – d’Ors allégorise : il donne l’idée de la forme, déplace une forme-récit dans le champ de ses constantes.

Lors de son voyage, Tobie, le fils, se retrouve face à un poisson qui lui paraît tout d’abord énorme et monstrueux ; grâce à l’intercession de l’archange Raphaël, qui lui intime de le prendre et de le mettre à terre, le jeune homme réussit finalement à le saisir et à le tuer ; comme lui indique l’archange, Tobie ouvre le poisson et en retire le cœur, le foie et le fiel – le fiel servira à guérir la cécité du père. Il conviendrait de prendre l’exacte mesure de l’adversaire, lui donner un contour, pour intervenir, maîtriser et mettre de l’ordre (1948, p. 61-62, 67).<sup>6</sup>

Le poisson est, symboliquement, une nourriture spirituelle. En l’occurrence, il faut comprendre que le mal peut être le remède du bien (recouvrer la vue et revoir la lumière). Au seuil de la seconde guerre mondiale, d’Ors avait déjà eu recours à l’épisode du *Livre de Tobie* : il ne s’opposait pas à la guerre ; il en souhaitait seulement une claire « délimitation », que l’Esprit de Culture court toujours – ce qui reviendrait à « civiliser » ou à « domestiquer » la guerre (1949, p. 684-687). La leçon de Tobie est aussi récitée avec insistance durant les années 1944-1945, et devient le « style de Tobie », un style classique de sagesse et de lucidité (1946, p. 762-764).<sup>7</sup>

Dans la conférence de 1947, le récit du jeune Tobie est accompagné d’une défense de l’autonomie de la Culture, comme si d’Ors voulait dissimuler une prescription politique ; il rappelle un célèbre épisode évangélique : Jésus répond aux hérodiens qui l’interrogent sur la nécessité de payer le tribut à César : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » (1948, p. 66-67)<sup>8</sup>. Pour l’unité de la Culture, d’Ors envisage un « troisième royaume », qui n’appartiendrait pas au royaume terrestre et indirectement au royaume divin. Ce troisième royaume est l’élément d’éternité sur le terrain mouvant de l’histoire. Un troisième royaume qui a la couleur fasciste de toutes les troisièmes voies.

Il y a un continu idéologique évident entre la pullulation prolétaire, la féminité procréatrice, l'oisiveté du négoce et le ventre du poisson : c'est le registre naturel-biologique de la transmission, registre anti-paternel. Pour éclairer ce continu, quittons la conférence de 1947 et gardons le ventre du poisson. Il est possible de relier ce ventre de l'autorité paternelle (emprunté au *Livre de Tobie*) et le ventre totalitaire d'un monstre marin (emprunté au *Livre de Job*) : le Léviathan de Carl Schmitt. Un tel rapprochement pourra paraître téméraire, il se justifie néanmoins par une parenté. Une parenté ? Une coïncidence et une connivence, la transmission de certaines formes de pensée, qui, par image interposée, finissent par se rejoindre, par se chevaucher.

Avant d'en venir à ce Léviathan, il faut préciser qu'entre Schmitt et d'Ors, tous deux fervents catholiques, existait une relation amicale et une proximité intellectuelle. En 1937, l'année où il prend parti en faveur du général Franco, d'Ors ne voit dans les démêlés de Schmitt avec le pouvoir nazi, qu'une simple querelle d'amoureux entre le « Führer et son juriste » – leur union est « catégorique », leurs désaccords ne sont qu'« anecdotiques » (1949, p. 584-585).

Schmitt est un penseur admiré par d'Ors, pour sa *Théorie de la Constitution*, mais avant tout pour sa critique du « romantisme politique » : un modèle de passivité, de dispersion subjective, de libéralisme, d'opportunisme (un occasionnalisme). Puisque le romantisme est en politique ce que l'émotion est en religion : Schmitt est associé au mouvement de restauration liturgique de Beuron, dont l'un des théoriciens est Romano Guardini. Qu'est-ce que la liturgie ? C'est l'unité par le rite, la communion ordonnée et externe : contre la « vie intérieure », contre les variantes locales et folkloriques.<sup>9</sup> Il est d'ores et déjà important de signaler que l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur se règle sur celle de la pluralité et de l'unité.

Schmitt et Guardini sont au cœur du livre peut-être le plus célèbre de d'Ors : *Lo barroco* (2002a, p. 80-81)<sup>10</sup>. Un livre qui est publié pour la première fois en 1935, et en français : *Du baroque* est traduit par Agathe Rouart-

Valéry, la fille de Paul Valéry. La première édition espagnole date de 1945 : mais, en toute fin d'ouvrage, la courte référence au paganisme d'Hitler a disparu ; dans les éditions espagnoles récentes, à la charge des petits-fils de d'Ors, toutes les raisons semblent bonnes pour continuer à expurger le texte du nom du dictateur.<sup>11</sup>

Mais Hitler a toute sa place dans *Lo barroco*, déjà structurellement, puisqu'il renvoie au culte allemand du « Wildermann » (l'homme sauvage) du début du livre. D'Ors n'a pas de penchant pour le baroque, il analyse ses constantes, les dominantes d'un style (les forces de la Nature, l'instinct, le dynamisme, la puissance). Le baroque est autant l'époque baroque que ce qui caractérise la préhistoire, le Moyen Âge ou le romantisme. D'Ors veut un XX<sup>e</sup> s. classique (*novocentismo*) : un Hitler ou un Mussolini ne compte pas ; à travers eux, ne se jouent que des constantes. Si le baroque n'est que le contraire du classique, en revanche, il peut œuvrer à son service : comme ressourcement \_ une époque baroque peut préparer un classicisme : les valeurs du « Wildermann » sont celles du carnaval ou du jeu, celles des vacances par rapport au travail. Dans un passage crucial de *Lo barroco*, il est dit que la Culture a quelque fois besoin de prendre ses vacances : «vacaciones de la historia».<sup>12</sup>

Il ne faut pas l'oublier, pour d'Ors, l'homme n'est pas bon par nature : livré à lui-même, il génère le désordre, la pluralité et la guerre. La Culture est la victoire de l'ordre, la victoire de l'Esprit sur la Nature – de la Raison sur la Vie. Le Léviathan de Schmitt c'est cela, au fondement.

Dans son commentaire sur la doctrine de l'État chez Hobbes (1938), le Léviathan est une complexe métaphore, positive, du pouvoir, qui suppose la réduction des antagonismes et de tout germe de pluralisme. Les libertés individuelles doivent être absorbées par un État total. Cette exigence d'unité du corps social, entraîne la désignation des ennemis ; et l'un d'eux est le Juif : il est l'inassimilable. Car l'ennemi est intérieur, il complotte secrètement, coupable de la séparation entre le public et le privé, entre la confession et la croyance. Schmitt parle d'un « léger mouvement de pensée – une commutation – venu de l'existence juive » ; il constate que tous les pouvoirs indirects ennemis se sont ligüés pour la capture du Léviathan : le monstre est mis à terre et éven-



tré (SCHMITT, 2002, p. 118, 140). C'est ainsi que Schmitt en déduit que l'interprétation juive traditionnelle a triomphé : le Léviathan y est un monstre négatif, qui sera terrassé et mangé au grand banquet messianique.

À bien lire, la culpabilité intellectuelle imputée à Spinoza et à Mendelssohn, indique que l'histoire espagnole participe à l'étrépage : le Juif a comploté sa citoyenneté, au terme d'un transfert vers Amsterdam d'une partie des marranes, jusqu'à l'*Aufklärung* berlinoise (*Haskala*). Dans le ventre du Léviathan, il y a tout le crypto-judaïsme espagnol, il y a une tradition de la raison sceptique. Marranisme, réalisation de la laïcité et assimilation.

Après la guerre, Schmitt retournera à son profit le sens de la métaphore et affirmera que la liberté de l'esprit est inaliénable, « jusque dans la gueule du Léviathan ». Il va jouer au prophète, au prophète-malgré-lui, et le ventre du Léviathan sera détourné vers le ventre du grand poisson de Jonas : sans aucun scrupule, Schmitt dira avoir été lui-même, à trois reprises, « dans le ventre du poisson », englouti puis recraché (2003, p. 131, 284-286).

Avec d'Ors, le ventre du poisson double les profondeurs troubles des eaux : le poisson ennemi est rendu inoffensif puis éventré. Avec Schmitt, le poisson monstrueux est un allié qui termine éventré de l'intérieur. L'autorité s'exprime de façon différente, mais il est facile de réunir en un faisceau les points sur lesquels ils s'entendent – ils s'entendent sur l'essentiel, sur les formes : l'ordre unitaire et le pouvoir centralisé, contre la loi du nombre, contre l'idée révolutionnaire ou démocratique du peuple (la démocratie libérale et parlementaire serait au service des intérêts particuliers). L'aspiration orsienne a une totalité, par la Culture, est prise en charge par l'État ; par le fait, le troisième principe de « politique de mission » stipule : « El órgano de la cultura para redimir a la Nación se llama el Estado » (ORS, 1949, p. 386) – l'intervention missionnaire a une parenté avec le décisionnisme schmittien.

Par ailleurs, ce que d'Ors a appelé, dans *Las ideas y las formas*, le type de l'« émulsion » a en puissance l'ennemi intérieur juif ; l'émulsion est ce corpuscule encore en suspension et indissoluble, c'est ce qui corrompt de l'intérieur – à propos de Rembrandt et des structures baroques, on peut lire : «[...] como en las sociedades de Occidente se agitan y pululan los elementos

israelitas sin llegar a constituir naciones enemigas ni siquiera separadas » (p. 168). Dans l'entre-deux-guerres, la tendance était à la dénationalisation de l'ennemi intérieur ; pour d'Ors, l'ennemi est la nation intérieure. Ce qu'il dit du Juif, il aurait pu le dire, autrement, du nationalisme catalan. À la menace séparatiste, la pullulation, nous l'avons vu, s'ajoute la menace zoologique de la multiplication, de la masse, de l'égalité. Il s'agit d'une zoologie et d'une tératologie : une tératologie du ventre (les femmes n'y sont pas absentes). Morphologiquement, ce n'est pas au Léviathan de Schmitt auquel pouvait aboutir d'Ors par sa « Science de la Culture », mais bien au ventre de son Léviathan, le ventre de l'État total : non le ventre qui guérit (le poisson de Tobie), mais le ventre déjà morbide – celui de l'Histoire, du baroque, du désordre naturel, de la démocratie et du parlementarisme.

## NOTES

<sup>1</sup> Cf. la différence posée entre « politique » et « mission », dans «Política” y “misión”» de 1931 (1947, p. 707-710). Pour justifier sa perspective, d'Ors s'appuie sur la pédagogue Maria Montessori – de même, «Política democrática y política de misión» de 1936 : «Lo misional, en cambio, se adelanta a la petición, se adelanta al deseo; impone, si es necesario, orden, moral, higiene, doctrina» (1949, p. 364); cf. les «Principios de política de misión» de 1936 (*ibid.*, p. 386-387) ou «Misiones» (section 1942-1943, *ibid.*, p. 1074-1078) – la « politique de mission » y est présentée comme un troisième type de politique, ni démocratie, ni dictature. Autre exemple intéressant, postérieur : lorsque d'Ors oppose sa « politique de mission » à l'engagement sartrien (1998b, p. 97-99).

<sup>2</sup> Parmi les intervenants : André Siegfried, Nicolas Berdiaeff, Emmanuel Mounier, Siddheswarananda, John B.S. Haldane. D'Ors intervient exactement le 3 septembre, le texte en français est de son cru. Pour quelques gloses qui correspondent directement à ces Rencontres, en étroite relation avec le texte des actes et les entretiens consignés (1998b, p. 276-297 – le jugement de d'Ors est globalement négatif ; et il l'était déjà pour les premières Rencontres Internationales de Genève (1998a, p. 323-324).

<sup>3</sup> Cela avait déjà été clairement exprimé, par exemple, dans les gloses de «Al ángel y al espejo» ou dans «Mistral», l'un des nombreux textes dédiés à Frédéric Mistral (1949, p. 403, 419-420 et 1055).

<sup>4</sup> Cf. «Segunda glosa del feminismo» de 1932 (1947, p. 819-822) – dans la «Primera glosa del feminismo», d'Ors évoque à sa manière, au profit du masculin, l'étymologie du mot « responsabilité » : soit le « poids des choses » (*ibid.*, p. 818). En 1949, d'Ors est constant, les arguments restent les mêmes, cf. les gloses «La secreta paz de los sexos» (2002b, p. 38-46).

<sup>5</sup> Cf. «El trabajo y el negocio» de 1933 (1947, p. 1028-1030) et «Trabajos, negocios» de 1937 (1949, p. 564-568) dans cette dernière glose, on notera la mention de la célèbre affaire Stavisky : «En cuyos crímenes venía a parar una trayectoria empezada en las ensoñaciones de Juan Jacobo Rousseau». Par ailleurs, d'Ors ne semble pas être un grand adepte de caricatures ; en témoigne «La caricatura» de 1927: «Un ciclo se abre en Hogarth y en Goya. Ciérrase en los semitas del *Simplicissimus* y en el antisemita Forain [...]» (1947, p. 178) ; telle est, certainement, l'allusion au fondateur Albert Langen ou à l'un de ses plus célèbres dessinateurs Thomas Theodor Heine.

<sup>6</sup> D'Ors, suivant en cela une certaine tradition, donne le même nom au père et au fils (*Tobías*) ; mais il se trompe : c'est bien le fiel, et non le foie qui guérit le père. De toute évidence, l'archange Raphaël, le guérisseur, renvoie à l'angéologie orsienne : l'ange est la personne (la personnalité, le masque), archétypique, par rapport à l'individu. L'élément angélique élève l'individu à l'espèce, sans l'additionner dans une masse inerte.

<sup>7</sup> Juin 1947, d'Ors dédie encore une glose spécifique à la leçon de Tobie, de Raphaël et du poisson : «El pez de Tobías» (1998b, p. 198-199).

<sup>8</sup> Épisode évangélique repris pour conclure ses gloses sur un Congrès philosophique de Rome (fin 1946) – «Adiós a los filósofos» (1998a, p. 382). Gageons que, entre le *Livre de Tobie* et la version la plus connue de l'épisode évangélique, s'intercale, en sourdine, un autre poisson ; c'est l'autre épisode de l'impôt, non plus au chap. XXII, mais au chap. XVII de l'*Évangile selon Matthieu* : après avoir montré qu'il n'était pas soumis à l'impôt, Jésus s'en acquitte tout de même, en demandant à Pierre d'aller pêcher un poisson dans la gueule duquel il trouvera un statère ; par cet acte de foi, il en ressort une distinction entre la perception de l'argent et la consolation dans le fruit du travail.

<sup>9</sup> Lire le chapitre « La Lettre, l'Esprit et l'Esprit de la Lettre » de *Au grand Saint-Christophe* (p. 83-112). À Schmitt en politique et à Guardini en religion, s'ajoute Leo Ferrero en art : « classicisme politique », liturgie et dessin. On peut également se reporter au compte-rendu que d'Ors donne en 1929 d'un Congrès de Barcelone ; la conférence de Schmitt traite du passage à l'ère technique (1947, p. 525-530). À propos de la notion d'« antiaméricanisme », d'Ors utilise des arguments semblables à ceux qu'il utilise lors de sa conférence de 1947 sur « Du paternel et du fraternel » ; en conclusion, il tente une brève « Absolución de la técnica » (*ibid.*, p. 535-536). Alors que se déroulent les secondes Rencontres Internationales de Genève, d'Ors revient sur l'« antiaméricanisme » et son «absolución de la técnica» (1998b, p. 268-270). Enfin, à la suite du compte-rendu du Congrès de Barcelone de 1929, notons la dissertation sur le renouveau liturgique et Beuron (1947, p. 551-563 \_ se reporter également à la glose «Beuron y el movimiento litúrgico» (1949, p. 632-638).

<sup>10</sup> On note au passage l'usage du concept de «gravitación» (p. 85), que l'on rencontre déjà dans le compte-rendu de la conférence de Schmitt au Congrès de Barcelone de 1929 : la « gravitation » (le changement de centre de gravitation culturel) et la « neutralisation » transitoire sont les deux lois d'une dialectique historique. Au demeurant, certains éléments déjà traités se retrouvent dans *Lo barroco*, l'éon de la féminité par exemple, ou la forme physionomique, de Pieter Camper (l'angle facial) à l'allusion (pascalienne ?) au nez de Cléopâtre, suivie du type racial des Juifs (p. 50-52 et 65).

<sup>11</sup> *Du baroque* termine par sept petits textes (« Dernière heure »), *Lo barroco* par six textes donc. Dans leur note éditoriale, Ángel d'Ors et Alicia García Navarro (de d'Ors) citent le texte en question, en français ; seul ce dernier n'est pas intégré au corps du texte, parce que les références bibliographiques restent introuvables, alors qu'il est précisé qu'il en va de même pour les sept textes initiaux. Qui plus est, l'objectif était de faire coïncider l'édition française avec l'édition espagnole.

<sup>12</sup> «Convienes que, así Anteo al contacto de la tierra, la Cultura venga de cuando en cuando a refrescarse en las aguas vivas – vivas y turbias – del Barroco Carnaval, vacaciones de la historia», «Sobre el valor del barroco y su porvenir» (2002a, p. 98-101, p. 100) en 1935 et en 1945, en pleine débâcle allemande, le même passage n'a plus tout à fait le même sens. Ajoutons seulement qu'en 1948, d'Ors écrit une glose aussi courte que virulente contre R. Guardini, parce celui-ci a alors tourné le dos au passé récent (...) de l'Allemagne (2000, p. 35).

## Références Bibliographiques :

ORS, Eugenio (d') (s.d.) : *Las ideas y las formas* (Estudios sobre morfología de la cultura), Madrid, Editorial Pae (Biblioteca de Ensayos).

\_\_\_\_\_ (1932) : *Au grand Saint-Christophe*, Paris, Éd. R.-A. Corêa.

\_\_\_\_\_ (1946) : *Novísimo glosario* (1944-1945), Madrid, Aguilar.

\_\_\_\_\_ (1947) : *Nuevo glosario*, vol. II (1927-1933), Madrid, Aguilar.

\_\_\_\_\_ (1948) : « Du paternel et du fraternel », dans *Progrès technique et progrès moral* (Textes in-extenso des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres Internationales de Genève, 1947), Neuchâtel, La Baconnière (Histoire et société d'aujourd'hui), p. 49-67.

\_\_\_\_\_ (1949) : *Nuevo glosario*, vol. III (1934-1943), Madrid, Aguilar.

\_\_\_\_\_ (1998a) : *Último glosario. Helvecia y los lobos* (I, 1946), Granada, Comares (La Veleta).

\_\_\_\_\_ (1998b) : *Último glosario. De la Ermita al Finisterre* (II, 1947), Granada, Comares (La Veleta).

\_\_\_\_\_ (2000) : *Último glosario. El cuadrivio itinerante* (III, 1948), Granada, Comares (La Veleta).

\_\_\_\_\_ (2002a [1993]) : *Lo barroco*, prologue d'Alfonso E. Pérez Sánchez, Madrid, Tecnos (col. Neometrópolis).

\_\_\_\_\_ (2002b) : *Último glosario. El designio y la ensalada* (IV, 1949), Granada, Comares (La Veleta).

SCHMITT, Carl (2002) : *Le Léviathan dans la doctrine de l'État de Thomas Hobbes* (Sens et échec d'un symbole politique), Paris, Seuil (L'ordre philosophique).

\_\_\_\_\_ (2003) : *Ex captivitate salus* (expériences des années 1945-1947), Paris, Vrin.

## ÉTUDE 6

### **Art et Littérature (Paris / Madrid / Barcelone)**

En 1914, l'Espagne semble coupée du reste du monde et de ses meilleurs artistes qui se sont installés pour la plupart à Paris. Les institutions nationales que la capitale abrite défendent un art nationaliste, de tradition académique, qui intègre à peine les courants symbolistes et modernistes, ce qui contribue à donner à cette cité espagnole une image rétrograde. Dans ce contexte, les artistes avant-gardistes venus se réfugier en Espagne pendant la durée du conflit trouveront leur place en marge des institutions officielles, s'appuyant sur une minorité de poètes, de critiques d'art et d'artistes ouverts à une culture artistique internationale. Ces artistes influenceront fortement les milieux de l'avant-garde espagnole. Barcelone, alors capitale culturelle de l'Espagne, fut un centre particulièrement actif et Madrid a vécu, grâce aux déplacements de ces artistes, les premières étapes d'une rénovation artistique.